

Oraison



Oraison cartésienne

1. Le Père de Condren ne voulait pas que l'on s'arrêtât dans l'oraison ni à la force, ni à la faiblesse, ni à la lumière, ni aux ténèbres que l'on discernait en soi-même. Il recommandait seulement qu'on suivît la vérité de la foi. « Ne vous croyez pas faible, disait-il une fois à une certaine personne, quand vous croyez l'être, et ne vous estimez pas fort lorsque vous pensez être fort. » [...] Il n'y a que Dieu, disait-il, qui nous juge avec vérité, et toute l'assurance qu'il y a aux jugements que nous portons de nous-mêmes, c'est qu'il ne s'y faut pas arrêter. Celui-là, disait-il, est bienheureux qui ne se juge point par les choses qu'il éprouve en soi. Il faut se rendre soigneux de faire,

et non pas de regarder si nous faisons ; c'est de nos devoirs qu'il nous faut acquitter, et non pas nous amuser à nous-mêmes.

2. Il ne voulait pas que l'on fît état des sentiments de joie et des goûts de dévotion ; il voulait qu'on les reçût avec humilité : ce sont les marques d'une petite vertu et le soutien de notre faiblesse, c'est du miel que Dieu donne à notre enfance, et c'est une délicatesse de s'y amuser. Il est dangereux de s'appliquer à l'oraison hors des heures ordinaires, sous prétexte de ces douceurs ; l'on y prodigue ses forces, et cet exercice devient ennuyeux lorsque la facilité s'est dissipée. C'est donc par le principe du devoir et sur le fondement immuable de la foi qu'il faut faire oraison, et non par mouvement et sous ombre du plaisir que nous y prenons.

3. Il désapprouvait de la même façon le sentiment de ceux qui ne croient pas avoir bien prié Dieu s'ils n'ont reçu de nouvelles connaissances. Cela, disait-il, n'est pas dévotion, c'est curiosité, et il n'y a rien de plus déréglé en matière d'oraison que cette maxime. C'est changer la prière en étude, la charité en amour propre, et l'humilité en vanité. La dévotion ne consiste pas en la joie que nous donnent les belles pensées, elle consiste à s'abandonner humblement à l'ordre de Dieu, et à lui rendre aussi fidèlement nos devoirs dans la stérilité que dans l'abondance. Celui qui est avide des lumières, ayant peu d'amour, ne rend pas honneur à Dieu, il satisfait à sa propre curiosité. [...]

4. Le Père de Condren n'avait point de vision dans ses prières, ni de ces joies qui transportent et ravissent certaines âmes. Toutes ses grâces produisaient une admiration de la grandeur et de la sainteté de Dieu, et le laissait

saient dans l'esprit de sacrifice. Son amour était extrêmement pur, mais pour l'ordinaire, il n'était soutenu que de la foi et de la fidélité que Dieu lui donnait au milieu des ténèbres et de la nuit. Il allait souvent prier avec Jésus-Christ au jardin des Olives, mais rarement lui tenait-il compagnie sur le Thabor.

Denis Amelote, *Vie du Père de Condren*, Paris, 1643, II, XVIII

L'AUTEUR Né à Saintes d'une famille de petite noblesse, Denis Amelote (1609-1679) gagne Paris où il devient docteur en Sorbonne. Ordonné prêtre à 23 ans, il intègre le groupe des disciples du Père de Condren (cf. Oraison n° 37), qui le considérait comme son « fils aîné » et dont il rédigea la biographie en 1643. Il entrera à l'Oratoire tardivement, mais représente parfaitement la seconde génération de l'École française de spiritualité. Son rôle sera important dans la diffusion de la dévotion à l'Enfant Jésus de Beaune, et dans la lutte contre le jansénisme. Il fut aussi l'auteur d'une traduction du Nouveau Testament qui connut un grand succès.

LE TEXTE La *Vie du Père de Condren*, gros ouvrage de plus de 700 pages, fort bien écrit et d'une grande profondeur théologique, présente avec enthousiasme l'itinéraire spirituel du second supérieur de l'Oratoire, ce qui en fait un véritable traité de vie intérieure, méritant d'être lu comme tel, en même temps qu'il nous introduit au cœur des thèmes développés par Bérulle et ses disciples.

§ 1. Tout lecteur du Père de Condren est frappé par la rigueur toute cartésienne de sa foi : celui qu'on a appelé « le mystique de l'Oratoire » n'attachait aucune importance à la dimension émotive de la vie spirituelle, dans le seul souci de suivre le Christ avec exactitude et indifférence à soi-même : « J'ai remarqué que plusieurs ne font point de différence entre Dieu et le sentiment de Dieu, entre la foi et le sentiment de la foi, ce qui est un très grand défaut », disait déjà saint François de Sales.

§ 2. La meilleure oraison est celle qui ne s'intéresse pas à l'oraison, mais à Dieu, tout comme une bonne vitre est celle que l'on ne remarque pas parce qu'elle laisse parfaitement passer la lumière. Ce n'est que comme une concession à notre infirmité que Dieu se manifeste parfois de façon moins transparente ; mais s'attacher à la ferveur sensible serait faire attention à la vitre plutôt qu'à la source de lumière, « *fondement immuable de la foi* ». De plus, « *s'appliquer à l'oraison sous prétexte de ces douceurs* » est dénoncé par tous les maîtres comme de la gourmandise spirituelle, qui arrête immédiatement toute véritable croissance, laquelle tient dans la seule fidélité à notre baptême.

§ 3. L'âme doit accepter de perdre toute initiative dans sa vie spirituelle, accepter de ne pas la « contrôler » en cherchant à vérifier si elle est bonne ou sainte, ce qui serait de nouveau examiner la vitre au lieu d'accueillir la lumière qui la traverse. Ce qui nous appartient, c'est de faire la volonté de Dieu le mieux possible, non pas de réussir notre oraison.

§ 4. La plupart des vrais mystiques n'ont ni extases, ni visions, et quand ils en ont, ils le regrettent, car cela forme comme un écran entre Dieu et eux : plus la foi est pure, plus elle est transparente et permet l'union de personne à personne entre l'âme et Dieu. Le mot *admiration* (étymologiquement : regarder droit dans les yeux), au XVII^e siècle, indique ce face à face direct du contemplatif qui s'offre sans réserve aucune à la lumière et à l'amour de Dieu.



CATÉCHISME SPIRITUEL à l'école des saints

Action et/ou contemplation

J'hésite entre deux occupations dimanche prochain : aller visiter un ami malade, ou bien me promener agréablement à la campagne. Entre les deux, comment discerner la volonté de Dieu ?

Commençons par constater que Jésus s'est beaucoup plus promené à la campagne qu'il n'a visité les malades, et qu'il n'a pas fait le centième des guérisons qu'il aurait eu l'occasion de faire :

De trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, il en a passé trente dans l'obscurité d'une vie privée et d'une humble condition, malgré le zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes dont son âme était embrasée, malgré les désordres et les scandales sans nombre qui lui perçaient le cœur.

Ambroise de Lombez (1708-1778), Traité de la paix intérieure, IV, ch. 8, I, VI

Constatons aussi que les moines ne visitent jamais les malades, et que sainte Thérèse de Lisieux, patronne des missions, n'est jamais sortie de sa clôture. Remarquons enfin que c'est pieds et mains cloués, dans la plus totale inaction, que Jésus-Christ nous a sauvés. Autrement dit, constatons que la contemplation l'emporte largement sur l'action dans la sainteté officiellement reconnue par l'Église.

« L'homme a été créé pour la louange de Dieu ! » peut-on lire en tête des *Exercices spirituels* de saint Ignace : la louange de Dieu est donc le premier des devoirs de l'homme, et les contemplatifs n'ont pas à s'excuser d'être tels. Ce n'est que par dérogation à ce devoir, ou plutôt comme une autre façon de s'acquitter de ce devoir, qu'ils pourront aussi s'adonner à des œuvres plus extérieures que la seule vie de louange. Et ils nous diraient que le but de ces œuvres ne sera pas de rendre service à Dieu ou à nos frères, mais de chanter d'une autre façon sa louange :

Il y a maintenant beaucoup de bien à faire en d'autres évêchés, et dans celui-ci, dans cette ville, en divers lieux. Dieu ne veut nullement que je le fasse, cela n'est pas en mon pouvoir ; je n'en ai pas même la connaissance en particulier, et je ne m'en dois pas inquiéter. Notre-Seigneur n'instruit pas tout l'univers, ni même tous les juifs, ni tous les habitants de Nazareth ; du moins il n'en est rien dit dans l'Évangile, sinon qu'il y prêcha une fois ; il demeurait en la maison de Joseph, comme un artisan, et il est dit seulement qu'il était soumis à Joseph et à Marie, c'est-à-dire qu'il leur obéissait. Que cet exemple nous donne d'instruction et de consolation, et qu'il nous délivre de bien des soins dont nous pourrions nous embarrasser sous prétexte de zèle, et qui nous feraient prendre le change, nous portant hors des bornes de la volonté de Dieu !

Jean Rigoleuc (1596-1658), Pieux sentiments, § XVII

Utilité, ou valeur ajoutée ?

Vous avez des talents et du crédit, trop peut-être pour vous ; vous avez de la naissance, de l'autorité, une réputation bien établie de génie, de savoir et de droiture, la confiance du public : saint Arsène en manquait-il ? Et cependant... il va se cacher

dans un désert affreux. Il a moins d'égard au grand bien qu'il aurait pu faire, qu'à la volonté de Dieu sans laquelle on ne peut rien faire de bien. N'en est-ce pas assez pour fermer la bouche à notre présomption qui est infinie en raisons plausibles pour se tirer de l'obscurité qui la confond et du saint repos qui l'ennuie ?

Ambroise de Lombez (1708-1778), Traité de la paix intérieure, IV, ch. 8, I, VI

N'oublions pas le malade qui attend peut-être ma visite à l'hôpital. Avant de décider de lui consacrer mon dimanche, demandons-nous ce que je puis réellement pour lui. Pourquoi sera-t-il éventuellement plus heureux après ma visite qu'avant ? Cette question est celle de la valeur ajoutée par mon intervention dans une situation donnée, ou si l'on préfère, de l'enrichissement de cette situation en termes de bonheur, puisque, malade ou non, *tout être vivant cherche le bonheur*, nous dit saint Augustin, *et personne n'hésitera à répondre que c'est ce qu'il veut, si on lui demande s'il veut être heureux !* (Sermon 346 B)

Avant de me rendre éventuellement à l'hôpital, je ferai un petit détour par l'atelier d'un ami artiste peintre. Cet ami achète pour 100 euros de toile et de couleurs ; une fois les couleurs disposées sur la toile, son tableau se vendra 1000 euros ; les 900 euros de différence seront pour payer la «valeur ajoutée». Faisons quelques remarques :

– Si j'avais fait moi-même le tableau, il serait parfaitement invendable et les fournitures auraient été gaspillées. La valeur ajoutée n'est donc pas dans les fournitures, même si elle en a besoin.

– Ce qui aura été payé 900 euros est parfaitement immatériel (et donc spirituel), parfaitement inutile (un tableau ne sert à rien), et tellement précieux que l'acquéreur va sans doute dépenser encore beaucoup d'argent pour le protéger des cambrioleurs.

– Ce qui aura été payé 900 euros est hors du temps : au fur et à mesure que le tableau se dégradera au fil du temps, je chercherai à le restaurer, c'est-à-dire à le rétablir dans sa fonction de révéler ce que l'artiste m'aura montré une première fois.

– Ce qui aura été payé 900 euros n'est pas dans le tableau, mais en moi : la reconstitution matérielle du tableau serait impossible si le restaurateur n'avait pas en lui une image à retrouver et qui va guider son travail. Et voilà exactement le service que m'aura rendu l'artiste : en disposant les couleurs selon un certain ordre (ce qui en grec se dit *logos*, en latin *verbum*, dans lesquels vous reconnaîtrez les noms bibliques de Jésus), il m'a révélé quelque chose ou quelqu'un dont je portais le désir en moi sans le savoir, et que je puis maintenant reconnaître et identifier.

Quelle chose ou quelqu'un ? Supposons que le tableau dont nous sommes en train de parler ne soit pas l'original produit par l'artiste, mais une copie. Même en supposant que l'imitation soit parfaite, dès l'instant où je saurai qu'il s'agit d'une copie, elle ne vaudra plus 1000 euros, mais tout au plus les 100 euros de la toile et des couleurs. Mon désir ne portait donc pas sur la possession de quelque chose, mais sur la relation à quelqu'un, et ce quelqu'un une fois disparu, le tableau n'est plus qu'un cadavre, il n'y a plus de valeur ajoutée. (À suivre)